HIVER DANS LA MONTAGNE

O mon pauvre pays lointain, que deviens-tu ?
Comme un oiseau frileux que le vent a battu,
Je tremble, je frissonne en face des cieux sombres ;
Et voilà que dans l'air immobile et brumeux,
Lourd comme les regrets, monotone comme eux,
L'hiver glacé jette ses ombres.

O mon pauvre pays, que deviens-tu là-bas ?
Sans doute, en cet instant, je ne te verrais pas
Comme je t'ai connu dans les brûlantes heures,
Quand le soleil partout glissait ses chauds frissons,
Et que l'air lumineux où montaient nos chansons
Nous faisait les chansons meilleures.

Je ne te verrais pas comme je t'ai connu,
Par ces jours de juillet où je m'en suis venu,
Les regards en amour, retrouver ma vallée,
Par ces soirs de joyeuse et saine liberté,
Où, sous les sapins frais, je me suis arrêté,
Seul avec la nuit étoilée.

Tout est gris à présent, tout se tait, tout s'endort ;
Dans la vallée obscure il passe un froid de mort ;
La bise siffle, et râle, et va tordant les branches,
—Et les chemins neigeux où frémit le verglas,
Et les tristes clochers qui sonnent comme un glas,
Tout est couvert de housses blanches.